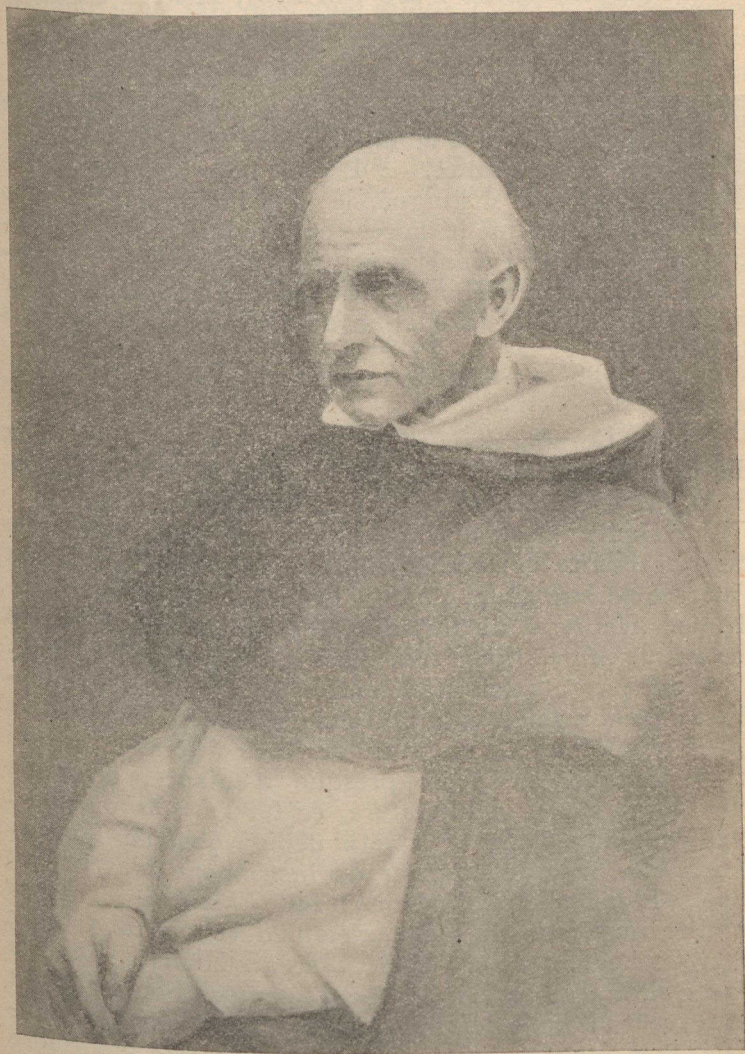


PAGES
MANQUANTES



LA VIERGE AUX ANGES
(Antonio Van Dyck)



LE RÉVÉRENDISSIME PÈRE CORMIER,
MAITRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

JUIN 1905.

Le Révérendissime Père Cormier, Maître-Général des Dominicains



HENRY Cormier naquit à Orléans le 8 décembre 1832, d'une famille modeste, mais dotée d'une large aisance. " Il avait pour oncle le prêtre le plus distingué, le plus intelligent, le plus pieux, peut-être, que le diocèse eut produit depuis le Concordat. Il mourut jeune, à peu près à la date de la naissance de son neveu Henry. Le vide fut comblé, et pour une des rares fois, la citation de Virgile put n'être pas banale :

... Uno avulso non deficit alter
Aureus...

Mme Cormier resta veuve de bonne heure, avec deux fils Eugène et Henry. Eugène mourut en 1847. Désormais, Mme Cormier ne vécut plus que pour son Henry.

" Henry Cormier fut de ceux qui inaugurèrent le petit séminaire de la Chapelle en 1846, trois ans avant l'arrivée de Mgr Dupanloup. En 1848, on fonda l'Académie. Henry se distingua à la première séance par la lecture de *Moyse sur le Nil*, pièce d'une grande fraîcheur. Il n'était pas toutefois académicien, les premières nominations s'étant arrêtées à la troisième et Henry n'étant alors qu'en quatrième. Ce ne fut qu'un éclair littéraire. Ce qui dans ces années, encore presque d'enfance, distingua Henry, plus que la littérature, ce fut l'art, la musique. Depuis le flageolet, par lequel il débuta, jusqu'à l'orgue, il serait difficile de nommer un instrument dont il n'ait joué. L'ophicléide lui-même en fut. . . Mais ce qui faisait oublier tous les instruments, c'était la voix. Rares sont les voix d'enfant, telle que la possédait Henry. Et avec quel goût il s'en servait ! Quelle fête quand on apprenait qu'un soir du mois de Marie, Henry allait chanter *l'Encens divin*, etc. Le salut terminé, on cherchait le virtuose pour le complimenter. Impossible de le découvrir. C'était modestie naturelle, car le saint était encore à venir. Rien d'ailleurs dans le personnage ne sentait l'émancipation ou l'indiscipline. La nature était heureuse. Aux heures où Henry laissait dormir sa voix et ses instruments, il dessinait ; un peu plus tard il en vint à peindre. Mais, à cette

date, il commençait à pratiquer un art meilleur, et à dire, comme je ne sais plus quel saint : *Pingo ad æternitatem*. Ce fut en rhétorique qu'eut lieu cette conversion. Depuis, l'astre n'a cessé de monter, jusqu'à ce plein midi qu'est l'heure présente.

“ Le saint fit l'homme studieux, on n'ose dire *laborieux*, parce qu'on ose à peine prononcer le mot travail en présence d'un génie si facile. Mais les heures remplies du consciencieux étudiant ne laissèrent plus rien paraître de l'insouciant artiste. Il eut de beaux succès en rhétorique. Au reste, avant la *conversion* et l'*ère du travail*, Henry fut toujours des premiers de sa classe et disputa même plus d'une fois l'excellence.

“ Au grand séminaire d'Orléans, il puisa ce grand sens des choses ecclésiastiques qu'il porta partout dans sa vie. Il entra de plain-pied et toujours sans effort dans le champ spacieux de la philosophie et de la théologie. Mais l'œuvre des catéchismes, chère à Mgr Dupanloup, et dans laquelle il poussait ce qu'il y avait de meilleur, lui ravirent des heures précieuses. Il sut montrer, toutefois, combien il était capable de tout mener de front. Le concours pour les grades théologiques ayant été ouvert, la lumineuse facilité, l'élégante diction, la pure latinité de l'abbé Cormier charmèrent Mgr Dupanloup qui lui donna la première place (1).” On a conservé longtemps au séminaire le souvenir d'une dispute théologique qu'il soutint contre le R. P. de Ravignan. Elle est mentionnée dans la vie de l'Evêque d'Orléans en ces termes : “ Une autre argumentation restée célèbre fut celle de l'abbé Cormier, depuis, dominicain, avec le P. de Ravignan : le sang froid du candidat, sa pénétration d'esprit, sa promptitude à saisir l'objection et à y répondre, la courtoisie mutuelle des deux adversaires ravirent les spectateurs (2).”

Au mois de juin 1856, étant déjà prêtre, Henry Cormier prend l'habit au noviciat de Flavigny et reçoit le nom de Hyacinthe-Marie. Sa piété, son extérieur recueilli et sa physionomie ascétique, je ne sais quel mélange heureux de douceur suave et de maturité lui eurent bientôt

[1] Nous n'avons pas besoin d'avertir que nous sommes allé puiser ces détails à une bonne source, à une source excellente. . . !

[2] LAGRANGE. Vie de Mgr Dupanloup, Paris, 1883, t. II, p. 171.

conquis la confiance et l'amitié des novices simples. C'était entre eux une émulation pour lui servir la messe.

Sous la direction éclairée du R. P. Escalier, puis du R. P. Sicard, ses pères-maîtres, il se remplit du plus solide et du plus pur esprit dominicain. On se souvient de l'avoir vu, à cette époque, le vieux livre des *Constitutions* toujours en main. L'édition du Rme P. Jandel n'existait pas, et c'était un rude labeur que de se frayer une voie à travers ce dédale de décisions enchevêtrées.

Cependant la santé précaire du jeune novice semblait rendre sa profession impossible. Heureusement le Rme P. Jandel passa en ce moment à Flavigny. Fortement attiré par son grand air religieux, ému du témoignage que lui rendaient ses maîtres, le Général de l'Ordre prit lui-même en main cette affaire difficile. Il emmena le P. Cormier à Rome, espérant lui faire obtenir une dispense du Souverain Pontife. Une épreuve de deux ans parut nécessaire. Il remplit à cette époque la fonction de secrétaire du Rme Père Général. Pie IX avait posé comme dernière condition que le novice passerait un mois sans vomissements de sang. Après vingt-neuf jours heureux, le fâcheux symptôme de l'incurable (?) maladie reparut. Sur les instances du P. Jandel, le Pape consentit cependant à l'admission du novice. Puisque ce n'est pas pour vivre sous l'habit religieux, disait-il, ce sera du moins pour y mourir. Le P. Hyacinthe-Marie Cormier fit profession le 23 mai 1859 à Sainte-Sabine. Aussitôt après sa profession, il fut chargé des fonctions de sous-maître des novices de ce couvent.

A partir de ce moment, la vie du P. Cormier n'est plus qu'une succession ininterrompue de supériorités. En 1863 le Rme P. Jandel, voulant faire du couvent à peine fondé de Corbara une pépinière de religieux modèles, y envoie comme prier le T. R. P. Cormier. Vingt-cinq ans plus tard, nous retrouvons dans les âmes le souvenir toujours vivant et ineffaçable des bienfaits spirituels rendus à cette époque par leur directeur aux religieuses et aux âmes pieuses de nos fraternités. En 1865, la province de Toulouse venant d'être restaurée, le T. R. P. Cormier en est institué premier provincial. En 1869, il est réélu à l'unanimité. Ses pouvoirs sont prorogés jusqu'en 1874. En 1874, il est élu prier du couvent de Marseille où il

pousse activement les travaux de construction de l'église et du couvent. Il est réélu en 1877. Il est élu de nouveau provincial de Toulouse au chapitre de Saint-Maximin de 1878. En 1879, Léon XIII ayant jugé l'heure venue de rendre un général à l'Ordre, administré depuis sept ans par un vicaire général, le Rme P. Sanvito jeta les yeux sur le P. Cormier, alors âgé de quarante-sept ans. Le chapitre général ne pouvant être réuni, les électeurs des différentes provinces durent envoyer leur vote par écrit. Trois noms leur étaient proposés. Le nom du P. Cormier, qui était l'un des trois, recueillit de nombreux suffrages. Le Rme P. Larocca fut élu. De 1882 à 1888, le T. R. P. Cormier est prieur de Toulouse. Il décline en 1887 le priorat de Marseille. En 1888, à Biarritz, il jette les fondements du nouveau couvent auquel il assure des sympathies qui ne se sont jamais démenties. En 1890, nouveau priorat, cette fois à Saint-Maximin. Elu définitiveur du chapitre général d'élection de Lyon en 1891, nombre d'électeurs jettent les yeux sur le T. R. P. Cormier pour la magistrature suprême de l'ordre. Elu, le Rme P. Frühwirth, ayant égard à ce témoignage et aux éminentes qualités du définitiveur de Toulouse, s'empresse de l'appeler à Rome comme *socius*. Après que le Rme P. Cicognani, nommé secrétaire de l'Index, eut résilié sa charge de procureur de l'Ordre, le Rme P. Cormier fut appelé à cette dignité, la seconde de l'Ordre. Membre de plusieurs congrégations romaines, il jouit à Rome de la considération la plus marquée. Le Pape Léon XIII et le Pape Pie X lui confièrent des missions importantes autant que délicates. Aussi c'est avec la plus grande satisfaction que le Saint-Père a recueilli la nouvelle de son élévation au Généralat.

L'activité apostolique du nouveau général de l'Ordre, durant cette longue préparation, s'est exercée dans tous les domaines.

En 1872, il fonde le couvent des Dominicaines de Saint-Maximin ; en 1873, c'est le tour de la Congrégation des gardes-malades d'Auch. En 1880, rétablissement du monastère de Prouille.

Innombrables sont les retraites qu'il a prêchées aux religieux et aux religieuses. Ses retraites ecclésiastiques furent goûtées à l'égal des plus éloquents et des plus

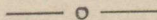
fécondes. Si les grandes chaires lui semblaient interdites en raison de la faiblesse de sa constitution et de sa voix, les chapelles conventuelles demeurèrent le champ béni de son apostolat. Un jour, d'ailleurs, lors du centenaire de Saint Thomas d'Aquin en 1874, il accepta de prêcher l'un des trois sermons du triduum solennel à Saint-Sernin et son panégyrique produisit une impression que n'affaiblirent point les voix éloquentes de Mgr Freppel et du R. P. Caussette.

Son zèle pour le culte des saints de l'Ordre de Saint-Dominique n'a pas été inactif. On lui doit en grande partie les béatifications du bienheureux Réginald, du bienheureux Bertrand de Garrigues, de la bienheureuse Diane, du bienheureux Raymond de Capoue, du bienheureux André Abellon.

Son goût exquis pour la musique religieuse lui permit jadis de diriger la restauration du chant dominicain dans la province de Toulouse. On n'a pas oublié l'art avec lequel il savait, assis au buffet de l'orgue, soutenir le chant, corriger les méprises et s'abandonner parfois à des improvisations pleines de charme. Et l'on dit que l'abbé Litsz, qui l'entendit un jour, se plut à saluer en lui un maître dans son art.

De nombreux ouvrages ascétiques sont sortis de la plume du Révérendissime Père. Citons la *Retraite fondamentale*, les *Elévations sur les grandeurs de Dieu*, l'*Ami du Tertiaire*, les *Trois Retraites progressives*, un volume de *Retraites ecclésiastiques*... enfin la *Vie du Rme Père Jandel*, écrite avec une piété toute filiale. Tel père, tel fils . *Ad multos annos !*

..



PAGE D'EVANGILE

La Samaritaine

JÉSUS revenait de Judée en Gallilée, suivant la route qu'avaient sillonnée autrefois les caravanes des Patriarches. Il fit halte près de Sichem. Mollement assise aux pieds du Garizin, au sommet duquel le temple rival de celui de Jérusalem dressait ses imposantes murailles, la petite ville hérétique, avec ses maisons blanches, étincelait sous les rayons d'un gai soleil d'hiver. Las de marcher, le Maître s'assit sur la margelle du puits creusé par Jacob.

Il était midi, les disciples étaient allés à la ville acheter des vivres.

Jésus semblait attendre.

Une femme de Samarie vint puiser de l'eau.

Donnez-moi à boire, lui dit Jésus.

A sa voix elle reconnaît un Juif. Aussitôt toute la vieille rancune accumulée depuis des siècles au cœur de sa race contre le Juif abhorré se réveille en elle. *Comment, lui dit-elle avec une ironie maligne, vous qui êtes Juif me demandez-vous à boire, à moi qui suis une Samaritaine. Les Juifs n'ont pas de relations avec les Samaritains.*

Cet homme a soif, ses traits indiquent la fatigue, la poussière qui couvre ses vêtements atteste qu'il a fait une longue course. Qu'importe à cette femme ! c'est un ennemi, et elle ferme son cœur à la pitié.

Toujours bon et miséricordieux pour les âmes égarées, le Sauveur fait semblant de ne pas s'apercevoir de la dureté de la réponse.

Si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être lui auriez-vous demandé vous-même, et il vous eût donné de l'eau vive.

Surprise de ne pas recevoir injure pour injure, la Samaritaine regarde l'étranger. Il est là, assis devant elle, le coude légèrement appuyé sur le rebord du puits. Sa blonde chevelure, baignée de lumière flotte à la brise ; ses yeux perdus dans le bleu du ciel sont remplis d'infini.

En présence de cet inconnu, au visage rayonnant d'une idéale pureté, à la voix si douce, cette reine de scandale qui, hier encore, fascinait la foule par son audacieuse et tyrannique beauté, sent naître en elle un sentiment tout nouveau. Un profond respect envahit son âme. Pour la première fois elle se tait et baisse les yeux.

Mais chez cette femme un instant subjuguée, la curiosité s'éveille bientôt. *Seigneur*, dit-elle, ne comprenant rien aux énigmatiques paroles qu'elle vient d'entendre, *Seigneur, vous n'avez pas avec quoi puiser, et le puits est profond. D'où auriez-vous donc de l'eau vive ? Y a-t-il une eau meilleure que celle-ci ? Etes-vous plus grand que notre Père Jacob qui nous a donné ce puits et qui a bu de cette eau ?* Et avec fierté, la fille de Sichem montre le puits où dort tranquille et fraîche une eau limpide.

La pensée de cette pauvre égarée est toujours bien matérielle. Jésus veut l'élever jusqu'aux choses célestes. A celle qui depuis de longues années n'avait qu'un geste à faire, un regard à jeter pour voir tomber à ses pieds tous les cadeaux des hommes, il parle encore du don de Dieu.

C'est vrai ce que vous me dites-là, semble-t-il lui répondre, évitant de discuter pour ne pas la froisser, c'est vrai, je n'ai rien pour puiser de l'eau. Mais ce n'est pas de l'eau qui sourd au fond de ce puits que je veux vous parler, oh non ! car *celui qui boit de cette eau aura soif encore, mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante, jusqu'à la vie éternelle.*

C'est en vain que Jésus, d'une main délicate, s'efforce de découvrir devant cette pauvre intelligence de femme des horizons infinis, elle ne peut se détacher de la terre. Tant de liens l'y retiennent enchaînée !

Seigneur, reprend-elle, *donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici.* Elle veut simplement qu'on lui épargne la peine de gravir les sentiers de la montagne, et de porter sur ses épaules les lourdes amphores pleines d'eau.

Impuissant du côté de l'intelligence, Jésus, dont la bonté ne se laisse jamais rebuter, s'adresse à la conscience ; "c'est toujours là qu'il faut frapper pour que l'âme s'ouvre et comprenne Dieu."

Va, lui dit le Maître, appelle ton mari et venez ici.



JÉSUS ET LA SAMARITAINE (*P. Besson, O. P.*)

Je n'ai pas de mari, réplique-t-elle, en se dérobant sans vouloir mentir.

Tu as bien dit que tu n'as pas de mari. Tu as eu cinq hommes, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. Tu as dit vrai en cela.

Il y a tant de douceur dans cette voix qui lui rappelle en quelques mots toute sa vie ; tant de bonté dans ce regard qui pénètre jusqu'au fond de sa conscience pour en sonder tous les abîmes d'iniquité, que cette femme ne se sent pas humiliée. Elle ne se révolte pas contre la vérité.

Seigneur, s'écrie-t-elle, je vois que vous êtes un prophète. C'est un aveu, mais un aveu indirect. Par un reste de cette pudeur qui, souvent chez la femme, survit à la ruine de toutes les vertus, la Samaritaine, qui tant de fois a outragé les serments de sa jeunesse, n'ose pas rappeler les ignominies du passé.

Le divin envahit cette âme. *Nos pères, ajoute-t-elle, désignant du doigt le sommet du Garizim, nos pères ont adoré Dieu sur cette montagne, et vous, Juifs, vous dites que c'est à Jérusalem seulement que Dieu veut être adoré.*

Ce prophète qui pousse la condescendance jusqu'à lui adresser la parole, lui résoudra sans doute aussi cette vieille objection qu'elle a entendu souvent formuler depuis les jours de son enfance.

La foi travaille lentement cette intelligence, et insensiblement l'élève jusqu'à des pensées qui d'ordinaire la préoccupaient fort peu.

Femme, crois moi, répond Jésus, femme, voici l'heure où désormais vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. . . . Voici l'heure ! elle est arrivé où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité.

Je sais, dit la Samaritaine, que le Messie va venir. Quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

Dans le cœur de cette femme, la haine a fait place à la confiance ; dans son esprit, l'orgueil à la simplicité. Son heure est venue. Sur cette âme qui s'ouvre toute grande à la lumière d'en haut, Jésus laisse tomber les paroles révélatrices :

Le Messie, c'est moi qui te parle.

¹¹⁶¹ A ce moment-là les disciples arrivent, apportant les provisions pour le repas. Ils sont surpris de voir leur Maître s'entretenir avec une femme, mais aucun d'eux n'ose lui en faire la remarque.

Jésus, absorbé dans une divine contemplation, ne mange pas. Du regard, il suit cette femme qui, transportée, court à la ville, pour annoncer à ses compatriotes ce qui vient de lui arriver. C'est déjà un besoin quasi naturel chez la femme de dire à tous ce qui l'agite, ce qu'elle a vu ou entendu, mais combien plus grand est-il encore chez une âme que la charité embrase ! Le don de Dieu, elle ne peut pas le garder pour elle seule, elle veut y taire participer ses frères.

Mangez donc, Maître, disent les disciples.

Non, car j'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas.

Quelqu'un par hasard lui aurait-il donné à manger, chuchotent-ils.

Ma nourriture, reprend Jésus, voyant qu'ils ne comprennent pas, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre.

Jésus toujours regarde Sichem. A la voix de cette femme les Samaritains en foule sortent de la ville. Ils veulent voir le Messie. Drapés dans leurs longs habits blancs, ils apparaissent au Christ comme un champ mûr, où bientôt passera la faucille du moissonneur.

Ne dites-vous pas que dans quatre mois ce sera la moisson ? Eh bien, moi je vous dis : Levez les yeux et voyez les champs qui blanchissent déjà pour la moisson."

Et en effet ce jour là la divine récolte fut abondante. Un nombre considérable de ces Samaritains, excommuniés par les Juifs, crurent au Sauveur. Non pas, affirmaient-ils, à cause du témoignage de la fille de Samarie, mais parce qu'ils avaient entendu le Christ, et qu'ils savaient qu'Il était le Rédempteur du monde.

Si vous connaissiez le don de Dieu ! Paroles sublimes qui tant de fois, douces comme la rosée, êtes tombés des lèvres murmurantes du Christ sur nos âmes endolories, je n'ose pas vous commenter. J'ai peur de ne pouvoir que balbutier le commentaire intime, tour-à-tour triste et

joyeux, que ma pauvre âme et les âmes sœurs de la mienne en font chaque jour.

Oui, ô Jésus, nous voulons connaître ce Don de votre miséricorde.

O Dieu de vérité, pour qui seul je soupire, (1)
 Daigne m'unir à toi par de forts et doux nœuds ;
 Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire,
 Mais non pas de redire :
 C'est toi seul que je veux.

Parle seul à mon âme, et qu'aucune prudence,
 Qu'aucun docteur ne m'explique tes lois ;
 Que toute créature, à ta sainte présence,
 S'impose le silence
 Et laisse agir ta voix.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

— o —

Nouvelles de Jérusalem

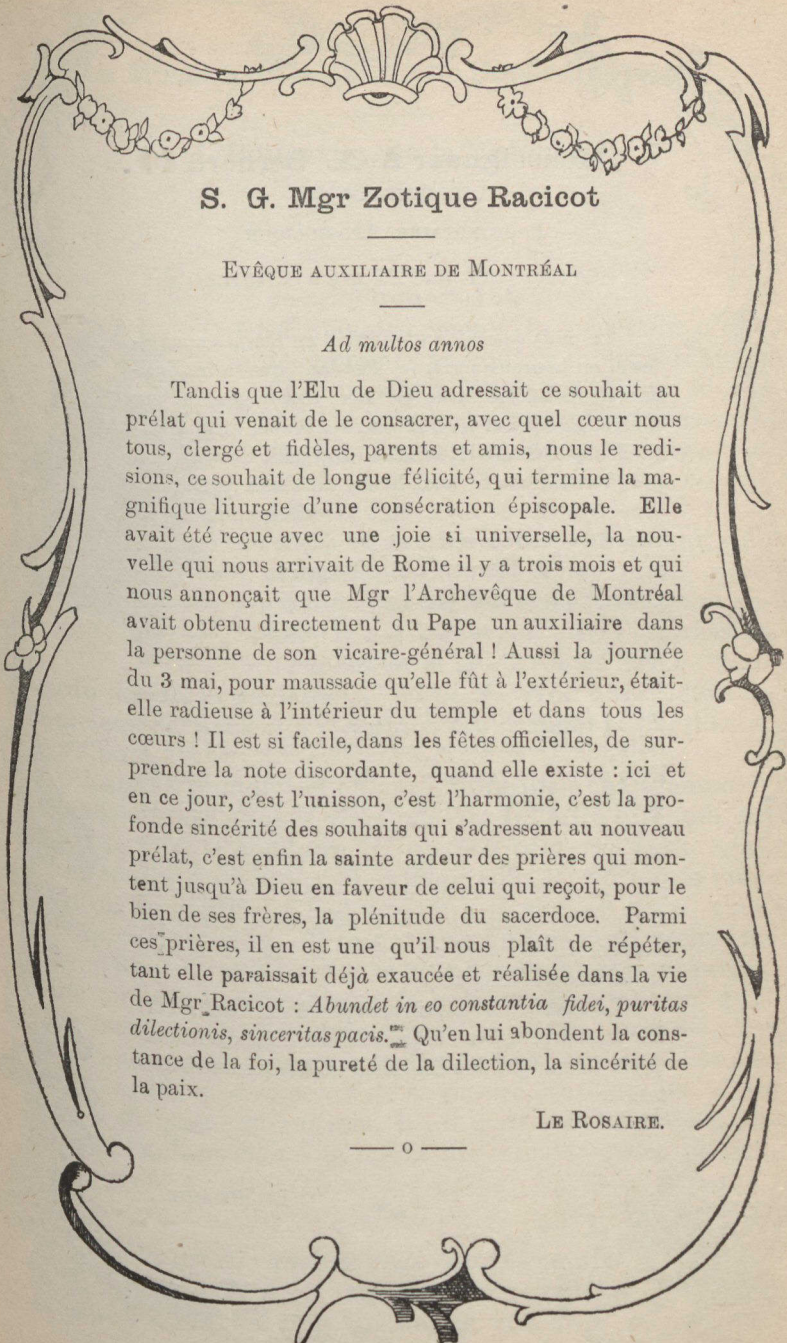
L'intéressante revue *Jérusalem* éditée par la Maison de la Bonne Presse à Paris, nous apporte les nouvelles suivantes du Couvent dominicain de Saint-Etienne.

“Le T. R. P. Lagrange a donné à Saint-Etienne une conférence très intéressante sur Palmyre. Il a étudié l'histoire de cette ville mystérieuse et les causes de sa prospérité comme de sa rapide décadence.

C'est le T. R. P. Ollivier, de passage à Jérusalem, qui a terminé la série des conférences du mercredi à l'Ecole biblique. L'illustre Dominicain devait ensuite prêcher le Carême à Smyrne. Il est un vieil ami de la Terre Sainte. Il a étudié ses traditions et ses coutumes, visité ses sanctuaires et chanté les douleurs de la Passion dans un livre bien connu. On eut la bonne fortune de l'entendre à Saint-Etienne donner une explication aussi originale qu'éloquente de la parabole des Mines. Pendant une heure on fut sous le charme de cette parole vive, imagée, réaliste parfois, mais toujours élégante”.

Le même fascicule de Jérusalem, contient une Notice sur le regretté M. Ouellette, ancien supérieur du séminaire de Saint Hyacinthe et qui fut, en 1893, un des représentants de la Nouvelle-France au Congrès Eucharistique à Jérusalem.

(1) Corneille.



S. G. Mgr Zotique Racicot

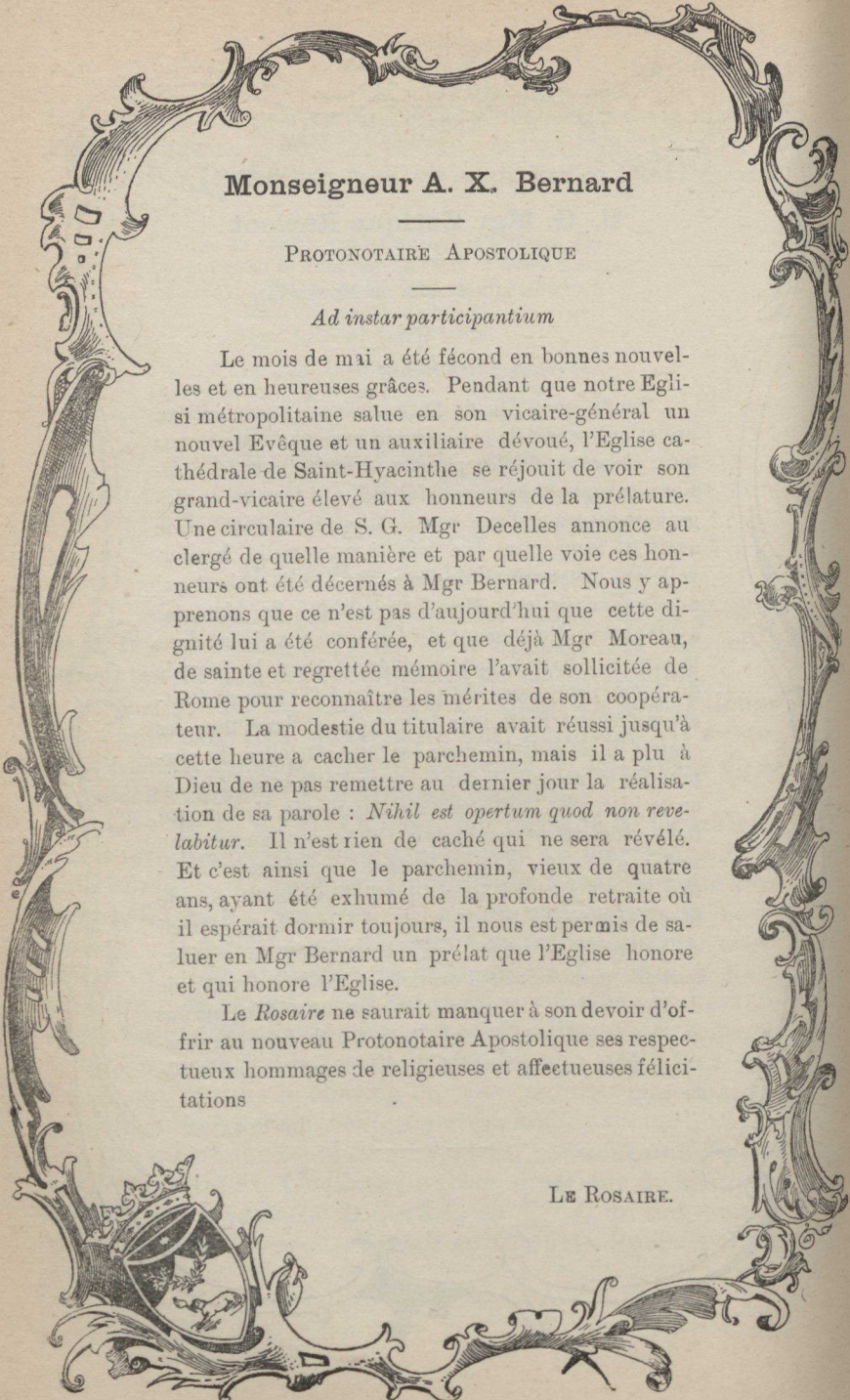
EVÊQUE AUXILIAIRE DE MONTRÉAL

Ad multos annos

Tandis que l'Elu de Dieu adressait ce souhait au prélat qui venait de le consacrer, avec quel cœur nous tous, clergé et fidèles, parents et amis, nous le redisons, ce souhait de longue félicité, qui termine la magnifique liturgie d'une consécration épiscopale. Elle avait été reçue avec une joie si universelle, la nouvelle qui nous arrivait de Rome il y a trois mois et qui nous annonçait que Mgr l'Archevêque de Montréal avait obtenu directement du Pape un auxiliaire dans la personne de son vicaire-général ! Aussi la journée du 3 mai, pour maussade qu'elle fût à l'extérieur, était-elle radieuse à l'intérieur du temple et dans tous les cœurs ! Il est si facile, dans les fêtes officielles, de surprendre la note discordante, quand elle existe : ici et en ce jour, c'est l'unisson, c'est l'harmonie, c'est la profonde sincérité des souhaits qui s'adressent au nouveau prélat, c'est enfin la sainte ardeur des prières qui montent jusqu'à Dieu en faveur de celui qui reçoit, pour le bien de ses frères, la plénitude du sacerdoce. Parmi ces prières, il en est une qu'il nous plaît de répéter, tant elle paraissait déjà exaucée et réalisée dans la vie de Mgr Racicot : *Abundet in eo constantia fidei, puritas dilectionis, sinceritas pacis.* Qu'en lui abondent la constance de la foi, la pureté de la dilection, la sincérité de la paix.

LE ROSAIRE.

— o —



Monseigneur A. X. Bernard

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Ad instar participantium

Le mois de mai a été fécond en bonnes nouvelles et en heureuses grâces. Pendant que notre Eglise métropolitaine salue en son vicaire-général un nouvel Evêque et un auxiliaire dévoué, l'Eglise cathédrale de Saint-Hyacinthe se réjouit de voir son grand-vicaire élevé aux honneurs de la prélature. Une circulaire de S. G. Mgr Decelles annonce au clergé de quelle manière et par quelle voie ces honneurs ont été décernés à Mgr Bernard. Nous y apprenons que ce n'est pas d'aujourd'hui que cette dignité lui a été conférée, et que déjà Mgr Moreau, de sainte et regrettée mémoire l'avait sollicitée de Rome pour reconnaître les mérites de son coopérateur. La modestie du titulaire avait réussi jusqu'à cette heure à cacher le parchemin, mais il a plu à Dieu de ne pas remettre au dernier jour la réalisation de sa parole : *Nihil est opertum quod non revelabitur*. Il n'est rien de caché qui ne sera révélé. Et c'est ainsi que le parchemin, vieux de quatre ans, ayant été exhumé de la profonde retraite où il espérait dormir toujours, il nous est permis de saluer en Mgr Bernard un prélat que l'Eglise honore et qui honore l'Eglise.

Le *Rosaire* ne saurait manquer à son devoir d'offrir au nouveau Protonotaire Apostolique ses respectueux hommages de religieuses et affectueuses félicitations

LE ROSAIRE.

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

L'Éducation de la Volonté

(3ème article)

POSSIBILITÉ DE CETTE EDUCATION



PRÈS avoir constaté la nécessité d'être des hommes au vouloir robuste, et après avoir conclu à l'urgence d'une éducation de la volonté, nous devons essayer de résoudre la question que se pose tout esprit sérieux : *cette éducation est-elle possible ?*

Si nous considérons un enfant, que remarquons-nous ? Chez lui, nous voyons des désirs, sans direction aucune. Il est gouverné par l'impression du moment et subit toutes les influences du dehors et du dedans. Il peut y avoir quelquefois de l'entêtement, mais il n'y a pas à proprement parler d'actes de volonté.

Laissez grandir cet enfant ; alors quels changements ! Il y a quelques années vous pouviez lui faire dire oui ou non à la fois, le conduire ici ou là ; cela lui était égal. Dans toutes ses actions, il agissait sous la motion de l'instinct ou du caprice. Aujourd'hui, il sait ce qu'il veut, pourquoi il le veut. Il se propose un but, recherche les moyens qui l'y conduiront le plus sûrement, et il les prend. Rien ne peut le faire dévier de la ligne de conduite qu'il s'est tracée. La différence entre l'enfant et l'homme, c'est que l'homme est devenu capable de fixer son attention, de contrôler les mouvements de sa nature, d'utiliser les forces dont il dispose ; en un mot, il est maître de lui-même, tandis que l'enfant était à la merci du monde et des choses.

Quelle est la cause de cette transformation ? Un élément nouveau a-t-il été introduit dans cette vie ? Non. Cet enfant avait en lui une faculté, la volonté ; et sous l'in-

fluence de causes physiques et morales elle a atteint son plein épanouissement.

Voilà le fait. Tout d'abord nous ne savions pas et ne pouvions pas vouloir, puis nous savons et nous pouvons vouloir. Notre faculté a donc subi une évolution, un perfectionnement.

Cherchons maintenant l'explication de ce fait.

La première qui se présente à l'esprit est celle qui ressort de la notion même que nous nous formons de la volonté. La volonté, nous le savons, est ce pouvoir qu'a l'âme de se déterminer avec réflexion et conscience à une action de son choix. C'est une puissance, une énergie.

Or, s'il est une chose que nous avons souvent constatée au point de vue physique, c'est que toutes les forces sont susceptibles d'accroissements. Notre corps en est une démonstration vivante. Nous développons, nous assouplissons nos muscles par l'exercice. Pour nos facultés intellectuelles, nous sommes témoins du même phénomène. Enténébrée et ne jetant que de vagues lueurs chez l'enfant, l'intelligence devient claire et lumineuse chez l'adulte, au fur et à mesure que son esprit acquiert de nouvelles connaissances. Nos études, sorte de gymnastique intellectuelle, n'ont pas d'autre but que de développer cette faculté. Beaucoup, en naissant, — et on aime à le dire des enfants, — sont de petits génies en herbe, — mais pour la plupart, faute de culture, l'heure de la moisson ne viendra jamais.

Il en est de même de la volonté. C'est, a-t-on dit (1), un germe obscure qu'un coup de vent a détaché, et qui se mêle aux cailloux du chemin, aux feuilles jaunies de l'automne. Qu'un peu de terre vienne à le couvrir, que l'eau du ciel l'arrose, que quelques rayons l'échauffent ; il se lèvera, humble encore et pourtant plein d'avenir. Laissez maintenant passer sur lui l'air libre ; appelez tous les vents qui ébranlent et qui déracinent ; l'arbrisseau grandira, plus ferme et plus vigoureux après la tempête qui aura secoué ses branches et arraché ses feuilles. Enfin, faites succéder les orages aux orages ; les rameaux se tordront dans la résistance, et le gland que vous fouliez aux pieds, et l'arbuste que vous dédaigniez sera devenu le chêne, l'ar-

(1) P. Didon. Deux problèmes religieux. L'âme et l'infini.

bre aux tempêtes, le vainqueur de l'ouragan, l'hercule de la forêt : il sentira encore passer au travers de sa noueuse ramure des souffles orageux, mais si sa ramure s'agite, le tronc ne faiblira pas, et cramponnées au roc, ses racines immobiles lui donneront le calme de tout ce qui est puissant et éternel.

La volonté, ainsi que toute force, peut se développer. Mais comme, dans une grande mesure, elle échappe aux étreintes de la matière, son développement ne connaît pas les limites qui fatalement circonscrivent l'expansion des forces physiques. " Exercez vos muscles, ils pourront se fortifier et s'assouplir ; mais parvenus à un degré déterminé d'élasticité et de vigueur, ils se laisseront ; la fibre s'usera, et quoi que vous fassiez, elle ne deviendra ni plus flexible, ni plus résistante." Nulle puissance humaine ne saurait entraver la marche hardie de la volonté, et fixer un terme à sa croissance. Sans doute, faculté liée à des organes et dépendante de l'intelligence, elle subira leur sort. Que l'intelligence se voile, la volonté est dans le désarroi : que le corps subisse certaines atteintes, sans une réaction vigoureuse, la volonté fléchit ; que des lésions organiques s'opèrent dans le cerveau et brisent les centres moteurs, c'en est fini. Mais, si tous ces organes restent sains, la volonté, comme le cœur qui reste toujours jeune, peut grandir sans cesse, autant qu'elle n'aura pas atteint cette perfection, toujours limitée, hélas ! à laquelle une nature créée est en droit d'aspirer. La volonté peut être aussi forte dans l'âme d'un vieillard, saisi déjà par le froid de la mort, que dans celle pleine de vie, de désirs et d'enthousiasme du jeune homme. *La vertu n'a pas de cheveux blancs, elle reste toujours fraîche et sans rides, ravissante comme une fiancée.*

Comment nos puissances, et en particulier notre volonté, peuvent-elles être perfectionnées ?

Elles le sont par ce qu'on appelle en philosophie, *des habitudes*, c'est-à-dire des qualités permanentes qui donnent à une faculté, une facilité intrinsèque d'être mise en action.

Nous pouvons acquérir l'habitude de vouloir. Et, par cette habitude qui, en donnant à nos inclinations une pente

quasi naturelle vers leurs actes, mettra plus de fermeté et d'esprit de suite dans notre volonté, nous échapperons à cette mobilité qui nous pousse tantôt dans un sens tantôt dans un autre. Nous ne serons plus à la merci des circonstances qui font que les jours où nous sommes bien disposés tout est parfait, tandis que le lendemain, si nous ne sommes plus les mêmes par suite d'évènements intimes ou d'accidents physiques comme les changements de température, tout va mal. De plus, cette habitude, nous faisant agir promptement,—les actes auxquels on est habitué s'accomplissent sans retard,—nous débarrassera de ces hésitations, de ces tergiversations par suite desquelles nous sommes toujours en suspens, et ne savons jamais à quoi nous résoudre. Enfin, en créant en nous — on se plaît à le dire — une seconde nature, nous agissons non plus avec répugnance, mais avec une certaine joie (1).

Mais cette habitude, il faut l'acquérir ! C'est là la pierre d'achoppement des âmes sans énergie.

Dans ce travail nous rencontrerons plus ou moins de difficultés suivant nos dispositions individuelles. Mais, même chez les natures les plus heureusement douées, que d'obstacles à vaincre, que de faiblesses à déplorer, quelle envie d'abandonner le combat ! Notre pauvre cœur est vraiment un abîme de faiblesse et d'impuissance. Le péché a exercé de si terribles ravages dans nos âmes ! Pour tous, même pour les meilleurs, la tâche est rude. Il faut aller de l'avant, toujours, semblables à des rameurs entraînés par un courant rapide.

Comment acquérir cette force de volonté, *comment creuser dans son organisme ce sillon du bien ? Par la répétition des mêmes actes.* Un premier acte répugne souvent. Accomplissez-le quand même. Un second vous coûte déjà moins. Multipliez-les, l'effort ira toujours diminuant, et insensiblement la peine que vous éprouviez au début, se transformera en joie. Ainsi, vous avez pris la résolution énergique de lutter contre une passion qui vous tyrannisait depuis de longues années. Votre volonté, enchaînée par cette habitude mauvaise, était, semblait-il, incapable de faire le moindre effort pour se débarrasser de cette servitude humiliante. Essayez au moins de lutter. Le

(1) S. Thomas. De virtut in comm. Quæst uni. art I.

premier corps à corps sera terrible, sanglant. Le deuxième engagement sera moins vif, et ainsi de suite. Si vous ne lâchez pied, si votre courage ne défaille pas, après des alternatives de victoires et de défaites, votre volonté retrouvera son empire, et de nouveau elle affirmera sa maîtrise sur cette passion révoltée.

Comme François de Sales, je suppose, vous êtes irascible et emporté ; vous pouvez, comme lui, devenir un ange de douceur, si dès vos jeunes années vous luttez sans relâche contre les saillies de votre tempérament. Ou bien, comme Vincent de Paul, ce type de la charité universelle, vous êtes d'une humeur mélancolique et dure qui rend votre visage austère et sombre, plus propre à éloigner qu'à attirer ceux qui souffrent : vous pouvez, par vos efforts, triompher de ces inégalités et de ces accès de mélancolie chagrine ; vous pouvez devenir bon et affable pour tous.

Mais, n'y a-t-il que de grandes actions qui soient capables de tracer en nous ce sillon du bien ? De même qu'une excursion au Mont-Blanc (1) se résout en quelques myriades de pas, d'efforts, de sauts, d'entailles dans la glace ; de même la vie des plus grands hommes se résout en longues séries d'efforts patients. Bossuet, "aux grands efforts extraordinaires où l'on s'élève par de grands élans, mais d'où l'on retombe d'une chute profonde préférerait "les petits sacrifices qui sont quelquefois les plus crucifiants et les plus anéantissants," les gains modestes, mais sûrs, les actes faciles, mais répétés et qui insensiblement tournent en habitudes. Peu suffit à chaque jour, si chaque jour acquiert ce peu. C'est dans ces mille actions insignifiantes en apparence que se trempe le vouloir. Nous devons, à défaut de grands efforts, en accomplir à toute heure de petits, excellemment et avec amour. *Qui spernit modica, paulatim decidet.*

Dans cette conquête, ne vous laissez jamais décourager par les échecs, ni par les insuccès. L'important est de recommencer toujours. Les chutes ne doivent pas avoir d'autre influence sur nous que de nous donner un nouvel élan vers le bien. Ne dites pas : c'est impossible. Ce mot sonne mal sur des lèvres françaises et chrétiennes. Oubliez-vous donc que, puisqu'il s'agit de la lutte

(1) Cf. Payot. Education de la Volonté. Pag. 137.

pour la vertu, la grâce de Dieu ne saurait manquer à celui qui la demande ? Et possédant la grâce, c'est-à-dire la force même de Dieu, comme lui nous pouvons être invincibles.

Souvenez-vous que les commencements sont pénibles en tout ; que chaque victoire diminue l'effort du lendemain. Quand l'habitude aura donné à votre âme ses inclinations vers le bien, la vertu qui vous paraît aujourd'hui si difficile ne vous coûtera presque aucun effort. A agir vous éprouverez une grande joie.

Beaucoup, pour se dispenser de faire des efforts, croient trouver une excuse dans cette affirmation : *Je n'ai pas de volonté, c'est vrai ; il n'y a rien à faire, je n'en ai jamais eu.* Cette affirmation est fausse. Tous nous venons au monde avec cette faculté. Dieu nous l'a donnée comme notre plus précieux trésor. Sans doute, nous n'avons pas tous une volonté égale. Car, de même que nous naissons avec plus ou moins d'intelligence, nous naissons avec plus ou moins de volonté. Ces deux facultés dépendant, dans leur exercice, des organes, plus les organes seront délicats, bien équilibrés plus les facultés seront parfaites. Dieu ne nous demande qu'une chose : c'est de faire fructifier le talent qu'Il nous a confié. De ceux à qui il a beaucoup donné Il exigera beaucoup. A nous de faire valoir ou de laisser improductif ce don du Créateur. Nous sommes libres. Mais de son bon ou de son mauvais usage dépend notre glorification ou notre malédiction. Nous sommes les artisans de notre fortune ou de notre ruine, de notre élévation ou de notre déchéance.

Ainsi donc, et c'est notre conclusion, de même qu'on s'initie à un métier par un apprentissage, de même on arrive à être des hommes de volonté en s'exerçant dès son jeune âge à vouloir, en ne laissant rien au hasard, en ne vivant pas au jour le jour dans la mollesse et l'oisiveté. Si jeunes, tandis que vos facultés sont facilement maniables vous ne faites rien par vous-mêmes, si vous vous habituez à laisser les autres vouloir pour vous, vous arriverez à cette période de votre vie où vous devrez vous conduire seuls, et vous en serez incapables. Vous ne serez toujours qu'une épave que les flots rouleront où bon leur semblera. Vous serez mûrs alors pour toutes les compromissions, pour toutes les hontes et toutes les servitudes. Ne me dites

pas, pour justifier votre laisser aller d'aujourd'hui, que, lorsque viendra l'heure d'être des hommes, vous saurez l'être. C'est là une illusion. Une force qui n'est pas exercée est condamnée d'avance à la stérilité et à la destruction. L'inaction c'est l'anémie, puis l'atrophie, et enfin la mort. Si vous n'exercez pas votre volonté, elle deviendra incapable de résolution et de vigueur. Au lieu d'être des maîtres, vous serez des serviteurs ; au lieu d'être des rois, vous serez bons tout au plus à faire des esclaves.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(A suivre : *Les Convictions. Lumière de la volonté.*)

— o —

Rome

Dans une des dernières séances du Conseil communal de Rome, le conseiller Saliméi a proposé l'érection, au Pincio, d'un buste au Père Albert Guglielmotti, dominicain, l'illustre historien de la *Marine Pontificale*.

Sa Sainteté le Pape Pie X vient d'envoyer en Hongrie, comme visiteur apostolique des couvents bénédictins, le Rme P. Frühvirth, ex général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il lui a accordé de pleins pouvoirs pour l'accomplissement de sa charge.

Le 2 février, les Dominicains de la Province Romaine ont repris possession du couvent d'Orvieto après huit années d'absence. Trop de souvenirs précieux s'attachaient à ces lieux pour que l'Ordre consente à les abandonner définitivement. C'est à Orvieto en effet que séjourna saint Thomas d'Aquin et qu'il enseigna sur l'ordre du Pape Urbain IV ; c'est dans l'église Saint-Dominique que repose le corps de la Bienheureuse Jeanne, tertiaire dominicaine, née à Carmagnola, mais appelée communément Jeanne d'Orvieto.

Le Pape du Cathéchisme



Le Souverain Pontife vient d'écrire à l'Église universelle une Encyclique, pour recommander l'enseignement de la doctrine chrétienne.

Ce document est trop long pour que nous puissions le reproduire, mais nous devons le signaler à nos lecteurs.

Le Saint Père constate d'abord le fait de l'ignorance religieuse, non seulement dans les classes inférieures, mais aussi dans les classes supérieures des hommes intelligents, instruits, mais plongés dans d'épaisses

ténèbres religieuses, et pourtant tranquilles.

S'il est vain d'espérer une moisson d'une terre qui n'a pas reçu de semence, comment en attendre des générations morales, si elles n'ont pas été instruites en temps voulu de la doctrine chrétienne.

Le Pape démontre que de cette ignorance dérivent la corruption des mœurs et la dépravation, tandis que la

science religieuse montre la beauté des vertus et entraîne les volontés vers Dieu et vers le bien.

Comment faut-il donner cette instruction ? C'est la seconde partie de la lettre du Pape.

Il loue les orateurs qui font des conférences religieuses, il approuve les écrivains ecclésiastiques. Mais aux uns et aux autres il dit : A quoi bon parler si l'on ne vous comprend pas ? A quoi bon écrire si on ne lit pas vos ouvrages ?

Donc, avant tout, conclu très simplement le Saint-Père, *il faut faire le catéchisme*, c'est-à-dire "prendre une vérité concernant la foi ou les mœurs chrétiennes et la mettre en lumière sous tous ses aspects ; établir un parallèle entre les préceptes de la vie que Dieu a donnés et la manière dont les hommes vivent réellement ; puis, en se servant d'exemples opportuns et sagement choisis, soit dans les Saintes-Ecritures, soit dans l'histoire ecclésiastique, soit dans la vie des saints personnages, persuader les auditeurs et leur montrer du doigt, pour ainsi dire, de quelle façon ils doivent ordonner leur conduite.

Et pour que sa parole ne reste pas lettre morte, le Pape édicte des ordres formels qui devront être *exécutés intégralement et sans retard* et qui concernent l'enseignement du catéchisme chaque dimanche aux enfants, la préparation spéciale au sacrement de Pénitence et de Confirmation, la Première communion, l'institution dans chaque paroisse d'une Congrégation de la Doctrine chrétienne ou association de catéchistes volontaires, la fondation dans les grandes villes d'écoles religieuses pour la jeunesse fréquentant les écoles laïques, enfin l'exposé catéchistique accompagnant l'homélie dominicale.

— o —



BIOGRAPHIE CANADIENNE

La recluse de Ville-Marie

(Suite et fin)

Jeanne LeBer vécut vingt ans entre les quatre murs de sa cellule. Elle ne sortait jamais. Dans la saison chaude, elle ne s'approchait même pas de sa fenêtre pour respirer l'air frais. On lui passait ses sobres repas par une ouverture pratiquée à la porte, et dans le sanctuaire de la chapelle, du côté de l'épître, il y avait une grille par où elle pouvait se confesser et communier. Personne n'entrait dans sa cellule, sauf son père une fois l'an. Elle gardait un perpétuel silence et ne voulait rien voir, pas même le ciel.

Le temps que Jeanne LeBer ne donnait pas à la prière, elle l'employait à travailler pour les pauvres et pour les autels. Merveilleux étaient son goût et son habileté. Les fleurs qui s'épanouissaient sous ses doigts agiles avaient plus de grâce, plus de beauté que les fleurs naturelles, et l'on disait que les anges, avec qui elle vivait en grande familiarité, l'aidaient dans son travail.

M. Faillon raconte que deux Anglais de passage au Canada se mirent en tête de la voir. Ils firent beaucoup d'instances auprès de Mgr de Saint-Vallier et dans l'espoir que la visite ne leur serait pas inutile, le prélat consentit à les conduire chez la recluse.

Elle avait conservé la propriété de sa fortune, mais n'en vivait pas moins dans le dénuement le plus âpre et grande fut la surprise des deux Anglais en pénétrant dans sa cellule. Toujours belle à ravir, toujours pleine de vie, Jeanne fit un gracieux accueil aux curieux dont l'un était ministre luthérien.

Ils l'entretinrent longuement ; ils ne se lassaient point de la considérer, d'examiner son grossier mobilier, son étroit réduit. Au moment de partir, le ministre qui se heurtait à l'inexplicable, lui demanda pourquoi elle s'était condamnée à cette vie affreuse, elle qui aurait pu jouir de tous les bonheurs, de toutes les délices de la terre.

A cette question faite avec une émotion sincère, elle

sourit et répondit : " Il y a ici un aimant qui m'a attirée, qui me retient invinciblement."

L'autre la pressant de s'expliquer, elle ouvrit la petite fenêtre par laquelle elle recevait la communion, se prosterna et dit, tendant le bras vers l'autel :

"Voilà l'aimant qui me retient. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement et véritablement présent dans l'Eucharistie. Pour avoir le bonheur de vivre toujours auprès de Lui, j'ai sacrifié les aises, les jouissances de la vie. J'ai renoncé à tout."

Et emportée par l'amour, elle se mit à leur parler de ce mystère, mais avec des paroles si pénétrantes, si enflammées que les deux étrangers en furent profondément émus.

Ils ne se lassaient point de parler de leur visite après leur retour en Angleterre, le souvenir de la séraphique Canadienne leur revint souvent. Ses paroles avaient fait au cœur du ministre une impression vive, brûlante, ineffaçable et l'on dit qu'il mourut catholique.

"Quelque louable que soit l'action, a dit un grand militant, c'est la vie contemplative qui est vraiment féconde pour le ciel." Jeanne appartenait à une famille de héros, mais peut-être a-t-elle mieux mérité du Canada que Sainte-Hélène, Châteauguay, Maricourt, Bienville, Longueuil et d'Iberville lui-même. Héroïque victime d'expiation, pour sa patrie, si jeune, si frêle, si menacée, elle priaient entre les quatre murs de sa cellule : les événements de 1711 ajoutèrent beaucoup à la confiance que le peuple avait en son pouvoir auprès de Dieu. Et pourquoi ne pas rappeler ces faits que nos ancêtres jugèrent si prodigieux.

On sait qu'après la prise de Port-Royal, le général Nicholson se rendit à Londres afin de décider l'Angleterre à s'emparer du Canada.

Les ministres accueillirent favorablement cette demande qui flattait leurs secrets désirs. A la suggestion de Nicholson, on décida que l'attaque se ferait par mer et par terre — par le St-Laurant et par la voie du lac Champlain et du Richelieu — comme l'attaque tentée par Phipps vingt ans auparavant.

Les ministres promirent une puissante flotte et des troupes aguerries, mais ils exigèrent que les milices de la Nouvelle-Angleterre se tinsent prêtes à s'y joindre. Ravi de son succès, Nicholson s'embarqua en toute hâte afin

d'accélérer les préparatifs. Quand la magnifique flotte anglaise commandée par l'amiral Walker arriva dans le port de Boston, grande fut la joie des sombres et énergiques Puritains (1). En moins d'un mois, ils mirent sur pied deux armées parfaitement équipées et approvisionnées et Nicholson se trouva avoir 15,000 hommes sous ses ordres. C'était presque le chiffre de la population du Canada,—femmes et enfants compris.

Le gouverneur, M. de Vaudreuil, était au courant de ces formidables préparatifs et connaissait le plan de l'ennemi.

La flotte, composée de quatre-vingt-huit vaisseaux, devait attaquer Québec pendant qu'une partie de l'armée de Nicholson, renforcée par six cents Iroquois, investirait Montréal. La ville entourée d'une simple palissade ne pouvait résister à l'artillerie. Québec menacé de famine manquait de munitions.

La situation était absolument désespérée. Nos vaillants ancêtres se préparèrent pourtant à se défendre et de tous côtés on implora ardemment le secours de la Vierge Marie. Il y eut des jeûnes au pain et à l'eau, de solennelles processions de pénitence, des prières publiques extraordinaires admirablement suivies.

Les dames de Montréal s'obligèrent à bâtir une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire et firent aussi vœu de ne porter ni rubans, ni dentelles pendant un an.

Cependant la flotte anglaise était entrée dans le golfe. En l'apprenant, M. de Vaudreuil se rendit à Montréal avec ses meilleurs soldats.

L'angoisse y était à son comble, mais une parole de l'angélique recluse ranima la confiance.

La sœur qui lui portait sa nourriture lui ayant dit : " Si les Anglais ont bon vent, ils seront tel jour à Québec et c'en est fait de nous tous," Jeanne LeBer resta quelque temps silencieuse, puis elle répondit avec assurance : " Non, ma sœur, il n'arrivera rien, la Très Sainte Vierge aura soin de ce pays. Elle est la gardienne de Ville-Marie. Nous ne devons rien craindre."

(1) Parmi les troupes envoyées, il y avait sept régiments des vétérans de Malborough.

Cette parole qui vola de bouche en bouche calma un peu la mortelle inquiétude. Le baron de Longueil, commandant des forces à Ville-Marie et cousin de Jeanne Le Ber, lui envoya son drapeau, la priant d'y mettre une image de la Vierge avec une prière de sa composition. Elle ne put s'y refuser et autour de l'image écrivit :

“ Nos ennemis mettent toute leur confiance dans leurs armes ; mais nous mettons la nôtre au nom de la Reine des Anges que nous invoquons. Elle est terrible comme une armée rangée en bataille. Sous sa protection, nous espérons vaincre nos ennemis.”

Le drapeau solennellement béni fut remis à Longueil dans l'église Notre-Dame, en présence de tout le peuple. Le vaillant baron ne voulait pas laisser les Anglais arriver à Ville-Marie sans tâcher de leur dresser quelque embuscade. Avec une poignée de braves, et portant lui-même son drapeau, il se rendit proche de Chambly où ils devaient passer. Mais il n'y était pas depuis longtemps quand il apprit, à son grand étonnement, que l'armée de Nicholson avait rebroussé chemin, en brûlant sur sa route ses forts et ses magasins.

Une retraite si étrange ranima merveilleusement l'espérance. La Sainte Vierge avait sauvé Ville-Marie. Personne n'en doutait et les troupes et les milices descendirent gaiement au secours de Québec. Mais on attendit vainement la redoutable flotte (1).

Une tempête épouvantable accompagnée d'éclairs et de tonnerre l'avait assaillie aux Sept Îles le 22 août (2).

Huit vaisseaux furent mis en pièces sur les rochers de l'Île aux Œufs. La foudre tomba sur un autre vaisseau et avec tant de violence que sa quille fut lancée bien avant sur la grève (3).

Epouvanté de ce désastre et craignant de perdre toute sa flotte, l'amiral Walker renonça à la conquête du Canada

(1) C'était la nouvelle de ce qui lui était arrivé qui avait décidé Nicholson à rebrousser chemin avec son armée.

(2) D'après le calendrier grégorien, c'était le 2 septembre, mais nos historiens donnent la date d'après le calendrier julien.

(3) Parmi les innombrables cadavres jetés sur la côte, on trouva deux compagnies entières des gardes de la reine d'Angleterre reconnaissables à leurs casaques rouges.

et, malgré l'avis du commandant des troupes, retourna piteusement en Angleterre.

Quand cette nouvelle arriva à Québec l'émotion et l'enthousiasme furent indescriptibles. Le cantique de Moïse après le grand miracle du passage de la Mer Rouge fut chanté dans toutes les églises (1).

Les moins religieux reconnaissaient que la main de Dieu avait agi. Tout retentissait des louanges de la Reine du ciel et à la messe solennelle d'action de grâces, quand le prédicateur proclama la Sainte Vierge libératrice de la Nouvelle-France, l'assistance toute entière applaudit avec transports. Jamais on n'a vu chez nous un auditoire aussi frémissant, aussi ivre de joie que celui qui se pressait ce jour là dans la cathédrale de Québec.

Le gouverneur du Canada, en écrivant au ministre, fit remarquer combien visible avait été la protection céleste sur le pays. "Tous ces peuples, dit-il, quoique les mieux intentionnés pour se défendre, conviennent que Dieu leur a fait de grandes grâces, en détruisant la flotte anglaise sans qu'il en ait coûté une seule goutte de sang à cette colonie."

(1) Faut-il ajouter que les français firent des chansons sur le malheur de leurs ennemis. J'en citerai une relevée dans un vieux livre de prières par M. Myrand :

CHANSON COMPOSÉE PAR M. JUCHEREAU DE MAURE

Onacre (Walker) Veche (Vetch) et Ne- Par une matinée [glesson (Nicholson) Prirent résolution De lever deux armées. Oh ! que de besogne à leur fusée Elle est mêlée.	Les plus beaux ont fait le plongeon Dedans la mer salée ; La plus belle, Neglesson Ne l'a pas amenée. Oh ! que de besogne à leur fusée Elle est mêlée.
Prirent résolution De lever deux armées ; L'une partit de Boston Sur cent vaisseaux portée. Oh ! que de besogne à leur fusée Elle est mêlée.	La plus belle, Neglesson Ne l'a pas amenée ; Elle avait mal aux yeux, dit-on, Craignant trop la fumée. Oh ! que de besogne à leur fusée Elle est mêlée.
L'une partit de Boston Sur cent vaisseaux portée ; Les plus beaux ont fait le plongeon Dedans la mer salée. Oh ! que de besogne à leur fusée Elle est mêlée.	Elle avait mal aux yeux, dit-on, Craignant trop la fumée Des mousquets et du canon, De la mèche allumée. Oh ! que de besogne à leur fusée Elle est mêlée.

La recluse survécut trois ans à ces évènements. Même dans les froids les plus rudes, toutes les nuits elle se levait — et adoratrice toujours plus ardente — faisait sa faction devant le Saint-Sacrement. C'est là qu'elle prit la maladie qui l'emporta le 3 octobre 1714.

Elle avait placé son lit de façon qu'une cloison légère la séparait seule du Saint-Sacrement et jusqu'à la fin, elle l'adora avec le respect brûlant des anges.

Un peu avant d'expirer, elle fit tirer les rideaux de son lit et mourut comme elle avait vécu sous le seul regard de Jésus-Christ.

Les obsèques de la recluse furent grandioses. Tout le monde la tenait pour sainte et dans l'oraison funèbre, qu'il prononça, M. de Belmont ne craignit pas d'attribuer le salut de la patrie à cette femme enchantée d'une passion divine.

LAURE CONAN.

— o —

LE B. ALBERT DE BERGAME

Tertiaire Dominicain

(*Suite et fin*)

II.—LE VEUF



QUE d'hommes ! Que de familles entières, même de nos jours, sont poussés dans l'exil par l'injustice, la nécessité de vivre et le manque de travail ! Heureux les émigrants qui ont au cœur, comme Albert, la crainte de Dieu, l'amour de la vertu et le courage de leurs convictions ! D'abord, à Crémone comme à Villa d'Ogna et à Bergame, il fallait vivre, et pour vivre, travailler. Son premier souci fut donc de chercher de l'ouvrage. Laborieux, bon ouvrier, honnête, irréprochable, et surtout, visiblement béni de Dieu, il fut vite embauché ; bientôt, ce fût à qui l'emploierait. Il faut dire qu'il n'avait pas son pareil à n'importe quelle besogne. Il faisait l'ouvrage de plusieurs, plus vite et mieux que pas un. Evidemment,

son assiduité, sa force, son adresse ne suffisaient pas à expliquer cette somme de travail. Les plus incrédules y soupçonnèrent de l'extra naturel et chacun, le voyant à l'œuvre, disait que son ange travaillait avec lui.

Les camarades aussi regardaient ce rude cultivateur, mais ne l'aimaient guère. Volontiers, ils l'eussent accusé de "gâter le métier." Lorsqu'ils travaillaient avec lui, il fallait bien marcher comme lui, et eux n'invitaient pas leur bon ange à les aider. Ils en souffraient, ils en murmuraient. C'était un bon compagnon pourtant, l'étranger, il donnait sans se faire prier, un bon coup de main à l'occasion, il ne dénonçait personne aux patrons, et s'il était dévot, il ne s'imposait pas. Mais, je vous dis, il travaillait trop et trop bien. C'était fatal, ils devinrent jaloux et lui jouèrent les plus vilains tours. Un jour, entr'autres, qu'ils s'étaient partagé un champ à faucher, ils piquèrent dans son lot des tiges de fer afin d'ébrécher ou même de casser sa faux. Le temps qu'il mettrait à la battre et à la repasser, à la remplacer, peut-être, leur donnerait de l'avance. Et ce qu'on riait ! . . . De temps en temps, on se redresse, on regarde en dessous pour voir si le coup a réussi. La faux coupe toujours, et, bien cambré, d'un mouvement égal, le robuste moissonneur étend à ses pieds le foin épais, à larges "andains." Les piquets étaient coupés comme des brins d'herbe. . . Décidément, il n'y avait rien à faire de ce côté, les faneurs flâneurs le laissèrent tranquille.

On a beau être vigoureux et attentif, on ne peut éviter tous les accidens. Mais quand on est saint et qu'on a les anges à son service, on a un talent spécial pour les réparer. Un marchand de Crémone avait chargé Albert de porter à une vieille dame un petit tonneau de vin. Il le tenait tranquillement sur son épaule, lorsque par un faux mouvement, ou quelque diable aidant, le tonnelet glissa, tomba par terre et s'y brisa. Le vin s'enfuit de tous les côtés. Tout autre, un Italien surtout, aurait blasphémé Dieu, la Madone, les saints, les sacrements et toutes les créatures. Albert leva les yeux et les mains au ciel : "Que le roi de gloire nous vienne en aide !" dit-il simplement. Et, sans rien de plus, il rassembla les morceaux épars du baril qui se recollent d'eux-mêmes, il ramasse, du creux de sa main, le vin, précieux lait des

vieillards, en remplit le tonneau et le porte intact à la bonne dame. Mettons que la terre en but quelques gouttes, le fait ne reste-t-il pas merveilleux ?

Chose plus merveilleuse, plus admirable encore ! Ce pauvre, qui vivait au jour le jour, du travail de ses mains, ne s'accordait que le strict nécessaire. Il n'amassait pas certes, pour prêter avec usure ; mais, chaque soir, il prélevait sur son pain quotidien la part des pauvres. Les pauvres ! N'étaient-ils pas toujours pour ce passionné du Christ, ses frères, ses amis de chair ? . . . Quand le travail chômait ou qu'on ne le lui payait pas, quand il n'avait rien pour lui-même, il allait mendier pour eux, et, affamé, il s'endormait plus heureux en pensant que les autres n'avaient pas faim.

III.—TERTIAIRE

Il aurait été étonnant qu'un chrétien si fervent, si pénitent, si charitable, ne se fût pas enrôlé dans quelque association religieuse. Depuis une cinquantaine d'années, il s'en formait un peu partout, autour des couvents de Franciscains et de Dominicains. Hommes et femmes, riches et pauvres, ouvriers et bourgeois, affluaient à leurs églises, non seulement pour y entendre une parole éloquente, mais pour y recevoir une direction de vie. Ces relations de fidèles à religieux créaient entre eux par la force des choses, comme une intimité familiale, faite de conseils et de services mutuels. Plusieurs, épris de la profession religieuse, mais ne pouvant en pratiquer les conseils dans le monde, en adoptaient au moins certaines obligations, se réunissaient de temps en temps pour les accomplir ensemble, sous la présidence d'un religieux, et réconfortés par cette prière commune et les bons avis du directeur, rentraient plus chrétiens dans la mêlée humaine. Dans leur maison, comme dans une cellule, ils avaient des prières spéciales, des pénitences réglées, des œuvres de charité précises. Ils allaient secourir les pauvres, visiter et soigner les malades, avertir les confesseurs, ensevelir, veiller et enterrer les morts, et quand la tombe, bénite par le prêtre, s'était refermée sur la dépouille corporelle, ils priaient pour l'âme immortelle jugée par Dieu. Ils étaient les religieux du dehors, reliés à ceux du cloître par des sentiments sincères de piété filiale et de dévouement frater-

nel. C'était le Tiers-Ordre. Comment Albert de Bergame n'avait-il pas été saisi par la beauté de ces familles spirituelles ? A Crémone, les Dominicains avaient aussi un couvent, très honoré des fidèles pour sa régularité, son austérité et l'ardeur apostolique de ses Prêcheurs. Albert habitait tout près. Il fréquenta la chapelle, se confessa aux Pères, les aima de plus en plus, et, très humblement, leur demanda, avec la faveur de porter leur habit, la joie inappréciable de vivre, dans le monde, avec eux comme un frère.

Fût-il en même temps partie de la Milice du Christ, fondée à Parme par le Frère Barthélémy de Vicence, semblable par le nom et par le but, à celle qui avait été instituée dans le Languedoc, contre les ennemis du Catholicisme, par l'évêque Foulques et St-Dominique ? Plusieurs l'ont conclut de ce que, dans quelques tableaux, notre Bienheureux porte la chape grise, comme les Frères Servants de la Milice de Parme. La raison n'est peut-être pas absolument probante. Nous lisons, en effet, dans Humbert de Romans, que l'uniformité de costume n'était pas aussi stricte dans les commencements que plus tard, et surtout que de nos jours. La différence était parfois si grande entre les religieux que l'on se demandait s'ils étaient du même ordre.

L'habit des tertiaires comme celui des religieux du grand ordre était blanc et la chape noire en principe ; en fait, on sacrifiait aux nuances. Il n'est donc pas impossible que notre Bienheureux par économie, ait pris une couleur grise plus foncée et plus proche du noir sans être pour cela d'une double fraternité. De plus, les règlements de la Milice exigeaient de ses membres qu'ils eussent été soldats. Nous ne voyons pas dans la vie toute rurale d'Albert qu'il ait jamais porté les armes. Assurément, il n'eut reculé devant aucun effort ni devant aucun danger pour défendre sa Foi et les droits de l'Eglise ; mais nous ne savons pas si Dieu lui demanda ce témoignage du sang. Il allait lui en demander un autre.

IV.—PÉLERIN

A cette époque, même longtemps après, l'échec des Croisades, la sainte exaltation de la foi entraînait les chrétiens aux pèlerinages les plus lointains. Dans l'Ordre

de St-Dominique, dont Fr. Albert était fils, il y avait des centaines de missionnaires qui pérégrinaient à travers le monde pour y porter l'Évangile. Le récit de leurs voyages et de leurs conquêtes, comme aussi de leur martyre, devait circuler de couvent à couvent, de tertiaire à tertiaire et passionner les plus placides. Les Lieux-Saints, Rome, St-Jacques de Compostelle ! Quel vrai chrétien du 13^{ème} siècle n'a pas frémi à ces seuls noms ? Comme tant d'autres, le tertiaire dominicain entendit l'appel de Dieu au tombeau du Sauveur.

Il partit donc, comme on partait en ce temps là, à pied, un bâton à la main, se fiant pour le reste à la Providence divine qui, en tout pays, nourrit les passereaux. Il s'achemina d'abord vers Rome, pour mettre son long voyage sous la protection des SS. Apôtres et la bénédiction de leur Successeur. On ne sait s'il y resta longtemps mais il est permis de croire qu'il y fit un vrai séjour, ses historiens nous laissant entendre qu'il ne se pressait pas. Libre de toute attache, il prenait son temps. Arrivé à une station de son pèlerinage, il se rendait immédiatement au sanctuaire qui en était le but, y priaît de tout son cœur, à plusieurs reprises, puis, s'installait dans le pays. Comme en Italie, il travaillait pour vivre et pour faire la charité à ses compagnons. Il pouvait ainsi bien étudier l'endroit, explorer les environs et s'imprimer dans la mémoire, jusqu'en leurs plus intimes détails, les grands faits religieux et les lignes des monuments qui en fixaient le souvenir vivant. Quand il avait bien vu, bien prié, bien contenté sa dévotion, il repartait pour un autre pèlerinage. Plein de son sujet, il continuait le long de la route de prier de méditer, vivant des visions du passé et des espérances de l'avenir. Sur son chemin, il mendiait les vivres et le couvert, payant de services et de bienfaits surnaturels l'hospitalité plus ou moins généreuse qu'il recevait. C'est ainsi qu'il visita Rome neuf fois, l'Espagne huit fois et Jérusalem une fois.

A son dernier retour à Crémone, Dieu lui ménagea une petite humiliation, qui se transfigura en un miracle éclatant. Pour entrer dans la ville, il fallait traverser le Pô, sur un bac. Le batelier, peu rassuré sans doute par son extérieur, voulut être payé d'avance. Le saint n'avait plus un denier. Il insista humblement pour qu'on le pas-

sât gratis. L'autre s'y refusa absolument et grossièrement. Alors, plus croyant que Pierre et ne sachant pas comme lui trouver l'obole aux dents du premier poisson venu, il s'engagea dans le fleuve, marcha sur ses eaux comme sur une route romaine, et, directement, se rendit au couvent des Dominicains pour remercier Dieu de son heureuse traversée.

Le lendemain, il reprit sa vie laborieuse, religieuse et charitable. De ses pèlerinages, il avait rapporté comme une sorte de dévotion aux pèlerins. Apprenait-il que l'un d'eux se trouvait à Crémone ou devait y arriver, il allait au-devant de lui, lui procurait une hospitalité convenable, le conduisait aux églises, priait avec lui, se multipliait, en un mot pour lui rendre tous les services d'une vraie confraternité. Naturellement, il donnait d'abord de sa bourse, partageait, abandonnait même son plus que modeste logement, puis allait quêter pour ses nouveaux frères. Ce culte des voyageurs est une des plus belles créations de l'Eglise Catholique et des Ordres religieux, à cette époque.

Le nôtre, en particulier, avait ouvert, près de beaucoup de ses couvents, une hôtellerie pour les héberger. Les formes ont changé, mais non les cœurs.

Un pèlerin qui se sanctifie est chose rare, dit l'Imitation, aussi rare qu'un malade qui se perfectionne dans la souffrance. Cette double merveille, le frère Albert l'était. Epuisé, enfin, par ses pénitences, ses veilles, ses prières prolongées, ses courses charitables, non moins que par ses pèlerinages, il tomba malade. Comme tant d'autres chrétiens sincères mais heureux devant la mort, il n'attendit pas qu'elle fût à son chevet, pour se confesser et recevoir les derniers sacrements. Il appela immédiatement le prêtre, Retenu, sans doute, par d'autres devoirs celui-ci tarda à venir. Alors, Notre-Seigneur montra combien les dispositions de son serviteur mourant lui étaient agréables. Ceux qui soignaient le moribond virent un matin, entrer dans sa chambre une colombe tenant en son bec une hostie qu'elle déposa sur ses lèvres. Histoire vraie ou légende pieuse, c'est un clair symbole de la force pacifiante apportée au chrétien par le viatique, pour le grand pèlerinage de la terre au ciel. Les arts en ont conservé le

gracieux souvenir ; sur toutes les images du saint se trouve une colombe portant une hostie.

Tranquille maintenant, puisque le pacte indissoluble venait d'être une dernière fois conclu, frère Albert attendit l'heure de Dieu. Lui-même sur la Croix, il pensait au Calvaire qu'il avait visité, et baisait à chaque instant son crucifix. A la lettre, selon l'expression si profonde de la liturgie, il expira dans le baiser du Christ, le 7 mai 1279, à l'âge de 65 ans.

Ainsi qu'il arriva pour plusieurs de nos saints, les cloches de la ville, disent les Mémoires, se mirent d'elles-mêmes en branle et sonnèrent la mort du nouveau saint. Tous les quartiers de Crémone accoururent près du grabat funèbre. Afin qu'un plus grand nombre put le voir et l'approcher, on transporta le corps à l'église St-Mathias, mais la foule débordait de ses nefs, et beaucoup furent frustrés dans leur pieuse attente. Ce fut bien autre chose le jour de l'enterrement. Quand on voulut creuser la fosse dans le cimetière commun, on n'y réussit pas. La bêche ni la pioche ne purent mordre la terre ni en entamer une motte. Que faire ? *Dans l'église, dans l'église, cria le peuple. Le saint y venait tous les jours prier, qu'on l'enterme dans l'église.* En effet, plus d'une fois par jour, frère Albert venait à l'église et y priait, toujours à genoux, toujours à la même place. Chacun se la montrait et trouvait tout naturel que, l'ayant choisie pendant sa vie, il l'occupât jusqu'à sa résurrection.

La Providence elle-même le voulait ainsi, car, inopinément, on se rappela qu'il y avait là un ancien caveau inoccupé, auquel personne ne pensait plus. L'Evêque, entouré de son clergé et des Dominicains, fit l'absoute solennelle, on descendit le corps béni de Dieu et des hommes, et, le saluant une dernière fois de ses cris de triomphe et de ses prières, la foule se retira. Depuis, elle y revint souvent, et cette tombe d'un obscur tertiaire dominicain, fut, après le tabernacle, l'endroit de l'église le plus aimé. Pélerinage renommé, lui aussi, il vit s'agenouiller sur ses dalles, les malades de toute condition et les miséreux, qui souvent y trouvèrent la guérison, la résignation plus encore chérie de Dieu.

Ni Crémone, ni Bergame, malgré le temps qui use tout et les révolutions qui ne respectent rien, n'ont oublié

leur Saint Albert. En 1481, à la faveur d'une translation des reliques, les habitants de Bergame obtinrent un bras de leur compatriote vénéré ; ils le gardent avec une piété jalouse. A Crémone, en 1652, l'église St-Mathias fut restaurée, et, le 4 mai, les saintes reliques transportées dans un endroit plus en vue, nous allions dire plus en honneur. Une inscription commémorative en conserve la date sur la châsse même.

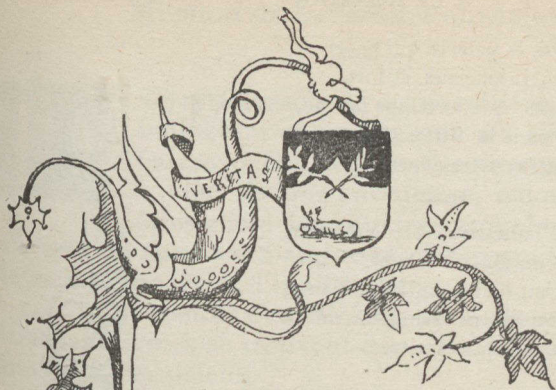
Comme un flambeau brillant, chaque siècle se passe le culte immémorial de notre Bienheureux. En 1743, le Pape Benoît XIV le confirma et permit aux dominicains, ainsi qu'au clergé de Crémone et de Bergame, de célébrer chaque année, en son honneur, le 13 mai, l'office et la messe d'un confesseur non pontife.

Depuis que je suis dominicain — et il y a déjà longtemps, — je n'y ai jamais manqué, toujours avec une particulière dévotion. Pourquoi? Dieu le sait. Peut-être, mon cher Père, parce que je devais écrire de lui dans votre *Rosaire*. Si Dieu, par notre entremise, voulait le glorifier encore en apprenant aux travailleurs de la terre, aux hommes mariés — et même à leurs femmes, — à tous nos tertiaires dans le monde, à tous les pèlerins de l'ancienne et de la nouvelle France, comment on se sanctifie par la prière, le travail, la charité, et la pénitence immanente à toute vie humaine, j'en serais plus content que de prêcher à Notre-Dame de Paris ou de Montréal. Et vous ?

FR. L. BOITEL, O. P.

— o —





Au soir de la vie !

Au voyageur marchant sans repos, dès l'aurore,
Se hâtant vers le but qu'ont dévoré ses yeux,
Ce but qu'à l'horizon l'espérance colore,
Arrête !^m ai-je crié, le jour est long encore,
Vois, le soleil luit dans les cieux .

Fais halte, car tes pieds ont gravi la colline ;
Sur le sentier suivi jette donc ton regard,
Ce sentier qui souvent oppressa ta poitrine,
Où te meurtrit le roc, t'ensanglanta l'épine,
Où tu peinas dès le départ.

Car te voilà vainqueur ! Réjouis-toi . . la plaine
Aux ombrages touffus, aux sources de cristal,
La plaine où le zéphyr fait sentir son haleine,
Où le long des sentiers on avance sans peine,
S'offre en son décor triomphal ! . . .

Mais ta vigueur est grande, alerte est ton courage,
Redescends donc la pente et va droit ton chemin.
Ainsi qu'au matelot ramant vers le rivage,
L'astre, le soir venu, pour guide ton voyage,
Surgira dans le ciel serein . .

.....

Vous êtes, vous aussi, le pèlerin qui passe
 Au chemin de la vie, insoucieux et fort,
 Et debout sur les ans que le temps fauche, entasse, ■
 Contemplez devant vous la distance, l'espace,
 Mesurez quel fut votre effort.

Voyez de tous côtés la moisson blanchissante,
 Celle qu'a fécondée un obstiné labeur,
 Sous le souffle du vent on lulant, frémissante,
 Voyez les rejetons que votre main puissante
 A guidés, voyez leur vigueur.

Puis contemplez aussi, mais d'une âme sereine,
 Les obstacles nombreux qu'il fallut surmonter ;
 Songez qu'à certains jours bien dure fut la peine,
 Que l'horizon fut noir, la victoire incertaine,
 Que pour vaincre il fallut lutter....

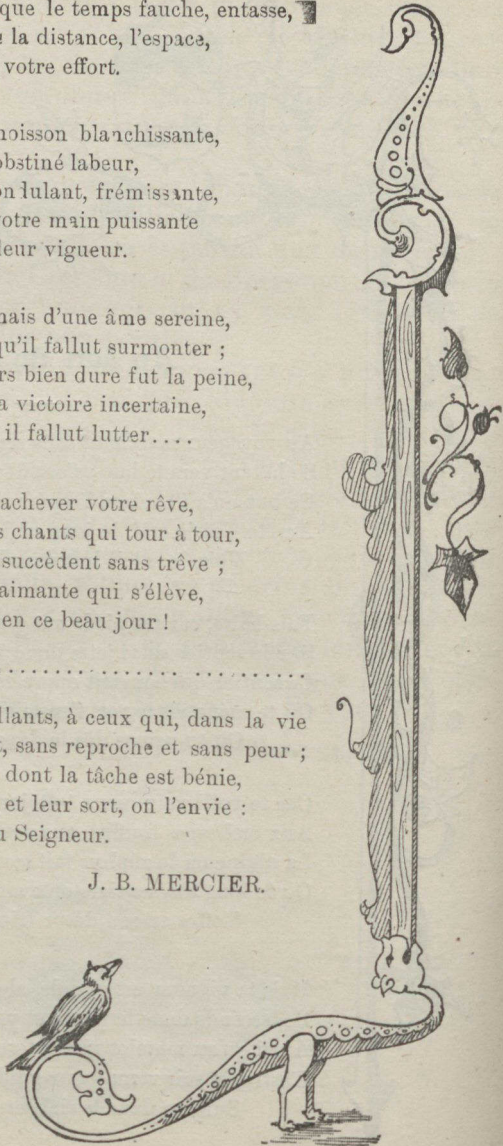
Mais à présent, laissant s'achever votre rêve,
 Ecoutez ces clameurs, ces chants qui tour à tour,
 Eclatent sous vos pas, se succèdent sans trêve ;
 C'est la voix de la foule aimante qui s'élève,
 Qui vous acclame en ce beau jour !

.....

Gloire aux forts, aux vaillants, à ceux qui, dans la vie
 Ont marché le front haut, sans reproche et sans peur ;
 Gloire à ceux-là, surtout, dont la tâche est bénie,
 Leur exemple est fécond, et leur sort, on l'envie :
 Ils sont les élus du Seigneur.

J. B. MERCIER.

2 MAI 1905.



Mission de la femme chrétienne



DANS notre siècle de doute railleur, de scepticisme indifférent ou impie, qui n'a senti passer, en l'atmosphère, ces souffles meurtriers ?

Quelle âme chrétienne, redoutant pour des êtres chers leur atteinte troublante ou glacée, n'a épié en eux, avec angoisse, les premiers symptômes de ce mal moderne, l'indifférence.

L'indifférence, c'est là une sorte de malaria morale dont les germes se trouvent dans l'air, semblables à des miasmes pernicioeux.

Comment échapper à ce poison subtil qui, invisible et redoutable, veut se glisser partout ? Où trouver l'antidote souverain qui préserve et garde du mal, le remède merveilleux qui guérit et sauve ?

Où, en nos générations actuelles, découvrir encore l'enthousiasme, don sublime qui fait vibrer à tout ce qui est grand, noble, élevé ; — souffle puissant qui emporte en des régions supérieures, là où aspire ce que l'on a si justement appelé *le divin patriotisme de l'âme*.

A ces interrogations anxieuses, toute femme chrétienne trouvera la réponse en son cœur.

Créant ce cœur, Dieu n'y a-t-il pas profondément gravé une empreinte ineffaçable d'idéal, d'infini ? Ce sceau indélébile donne à la femme, avec le sens du divin, la haute et délicate mission de faire passer les souffles d'en haut, les grands courants célestes en d'autres âmes.

Hélas ! celles-ci peut-être, frappées de léthargie profonde, ne vibrent plus aux appels divins et restent sourdes et muettes.

En face de cette indifférence, le découragement nous vient peut-être ; sombre tentation, il essaie de pénétrer en nos cœurs, d'envahir nos âmes.

Echo jamais affaibli d'une voix divine, ce grand cri d'espérance, jeté par Jésus à tout cœur d'apôtre, nous arrive à travers les âges.

“ Pourquoi pleurer ? ces âmes si chères ne sont pas mortes, mais endormies ! ”

Christ divin ! tu n'es plus ici-bas pour guérir nos blessés, ressusciter nos morts d'un accent de ta voix, d'un

geste de ta main. Puissant Sauveur, depuis longtemps ce lieu d'exil où nous cheminons souvent las et meurtris, n'est plus le tien.

Et cependant aujourd'hui comme hier et comme toujours, tu nous restes en ton Eucharistie, sublime merveille d'amour qui nous garde ici-bas le feu céleste. A ce foyer divin, source de vie, tout être humain peut puiser l'étincelle, la flamme, en lui vacillante ou éteinte, de l'enthousiasme et de l'amour. Là est le secret de tous les réveils d'âmes, des renaissances spirituelles, des résurrections morales.

Est-ce une illusion téméraire, une trop haute ambition de croire que nous, femmes chrétiennes, sommes plus particulièrement associées par Dieu à cette œuvre d'amour et de vie? Une femme bénie entre toutes, Marie, n'a-t-elle pas été choisie pour coopérer à la mission rédemptrice, et, après elle, toute femme chrétienne n'y est-elle pas appelée ici-bas?

Ange et apôtre dans la famille, dans la société, avec cette double vocation, elle doit non-seulement garder son âme, mais toutes celles que son apostolat peut atteindre. Celui-ci, tout à la fois direct et indirect, s'exercera sur tous les domaines, par la prière, le sacrifice, l'action prudente et discrète, mais généreuse et vaillante.

Pour remplir entièrement cette grande mission, la femme développera toutes les ressources providentielles que Dieu a mises en son intelligence, son cœur, son âme, cultivant les dons sérieux et charmants, les qualités exquisés qui font d'elle le génie familier du foyer, une sorte de fée magique, souvent invisible, mais toujours bienfaisante.

Je voudrais esquisser, en des pages qui suivront celles-ci, les différents traits dont l'ensemble harmonieux constituera cet idéal féminin et en donner ainsi le désir, la volonté de le réaliser. J'aimerais surtout à faire comprendre cette pensée qui en est l'âme et doit le vivifier :

“ Appelée par Dieu à une vocation d'amour, la femme doit accomplir des œuvres d'amour. La douceur est sa force, et son cœur son génie.”

C'est en ce cœur qu'elle trouvera l'inspiration et le secret de tous les dévouements, l'héroïsme de tous les sacrifices, l'art sublime et divin de la charité.—FIDELIO.

CHRONIQUE DOMINICAINE

Le Rme P. Cormier en Canada

Le Révérendissime Père Cormier, Maître-Général de tout l'Ordre de Saint-Dominique, sera bientôt parmi nous.

Nous donnons plus haut une notice biographique de notre Père, notice empruntée aux *Annales Dominicaines*.

Nous demandons à nos lecteurs une prière, afin que cette visite de la suprême autorité vivante de l'Ordre produise chez tous un amour encore plus ardent de l'observance régulière et un zèle plus vif pour le ministère apostolique.

La Basilique du Rosaire de Pompéï

Par décret de la Sacrée Congrégation du Concile du 23 décembre 1904, Sa Sainteté Pie X a décidé qu'à partir du 1er janvier 1905, l'administration de la basilique de Pompéï, dédiée à Notre-Dame du S. Rosaire, serait exclusivement confiée au R. P. Directeur du sanctuaire ou à un autre dominicain désigné par lui. Auparavant, le sanctuaire dépendait de la même administration que les œuvres de bienfaisance de Pompéï.

Dans nos Missions de Mésopotamie

Toute une région de la Mésopotamie se convertit il y a quelques années au catholicisme, ramenée à la vérité par les missionnaires de la Province dominicaine de France. L'autorité musulmane fit introduire un patriarche schismatique et l'or anglais coula en abondance pour enrayer ce mouvement et faire revenir les convertis à leurs anciennes erreurs. Peine perdue ! Les néophytes répondent à toutes ces tentatives qu'ils sont catholiques et qu'ils le resteront. Dieu soit béni !

Le Rosaire à Baltimore

On nous écrit du couvent des Dominicaines françaises de Baltimore :

« Notre bon peuple commence à s'attacher beaucoup au Rosaire. Quels progrès la grande dévotion à Marie a déjà faits depuis notre arrivée ici, l'an dernier ! La divi-

sion du Rosaire perpétuel de Baltimore est presque complète ; il ne manque plus que deux jours. Nos chefs de sections sont fidèles et dévoués. Que d'inscriptions sur nos listes ont déjà été prises cette année ! . . . Vous voyez donc que, même pour l'extérieur, notre présence ici servira à étendre de plus en plus notre chère dévotion."

Dans nos Missions du Tonkin

Particulièrement florissant est le Vicariat central du Tonkin confié à la Province dominicaine des Philippines. En 1904, il comptait plus de 214,000 chrétiens, divisés en 41 districts et 698 chrétientés, avec 680 églises. Mgr Fernandez, vicaire apostolique, O. P. y est secondé par 20 missionnaires de son Ordre et 82 prêtres indigènes ; 79 étudiants en latin et en philosophie et 59 séminaristes se disposent de près ou de loin à l'exercice du saint ministère. 250,000 confessions, 225,000 communions. 3,100 Extrêmes-Onctions, 3,550 confirmations, 2,100 mariages, 1000 enfants rachetés de parents infidèles, 10,000 baptisés à l'article de la mort, tel est le bilan de l'année.

Le Rosaire dans nos Missions d'Orient

Ici, dans notre petit village, écrit un missionnaire dominicain, la dévotion du Rosaire occupe une place importante dans la vie religieuse des fidèles. Tous les jours de l'année, les enfants de l'école, après leur prière du soir, viennent réciter, dans notre église, un chapelet et les litanies de la Sainte-Vierge. Tous les dimanches, avant la bénédiction du Saint Sacrement, le chapelet est récité à haute voix ; ensuite les litanies sont chantées par les habitants du village sur un air plein de piété et d'entrain, composé naguère par un des Pères de la mission et qui se répand de plus en plus dans les villages chrétiens environnants. En outre les habitants de Mar-Jacoub ont la pieuse habitude de réciter le rosaire pendant la nuit du premier dimanche du mois. Chaque famille a son heure de prière. Quand l'une a fini, elle va réveiller ses voisins et ainsi la récitation du Rosaire continue sans interruption du soir au matin. Voilà comment nous contribuons dans notre humble mesure à rendre hommage à la Reine du Rosaire et à lui procurer quelque bon serviteur

au milieu des infidèles et des hérétiques, qui eux non plus ne veulent pas reconnaître la grandeur de la Mère de Dieu.

Chez les Indiens de l'Araguaya

La mission du Brésil, confiée aux Dominicains français, vient de faire une perte douloureuse en la personne du T. R. P. G. Villanova, fondateur et directeur de la Catechèse des Indiens du Brésil, décédé vers la mi-mars, à Belem du Para.

Dès 1886, à la fondation même de la mission il obtint la permission de se consacrer à cette œuvre, à laquelle il se dévoua jusqu'à la fin, avec un zèle que rien ne sut jamais arrêter. C'est à lui qu'on doit pour une large part l'organisation de l'apostolat des Indiens dans le bassin de l'Araguaya.

* * *

Les Pères Dominicains, missionnaires au Brésil, ont inauguré dernièrement à Uberaba une belle église en l'honneur de la Reine du Saint-Rosaire. La dévotion au Rosaire de Marie fait de rapides progrès dans ces lointaines régions. Les missionnaires se plaisent à reconnaître quel grand bien en résulte pour la conversion des infidèles et le retour à la pratique de la vraie foi des malheureux égarés qui vivaient depuis de longues années loin des sacrements.

Nouvelle invocation dans les Litanies

En vertu d'une faculté accordée, le 8 février dernier, aux ordinaires des diocèses, par N. T. S. P. le Pape Pie X, à la demande de S. Em. le cardinal Perraud, évêque d'Autun et de plusieurs autres prélats, Mgr de St Hyacinthe permet que, dans les litanies du T. S. Nom de Jésus, immédiatement après la supplication "Par votre Ascension délivrez-nous, Jésus", l'on ajoute désormais la suivante : "Par l'institution que vous avez faite de la très sainte Eucharistie, délivrez-nous Jésus. *Per sanctissimæ Eucharistiæ institutionem tuam, libera nos, Jesu.*

Un apôtre du Rosaire

Le 12 mars 1905, mourait subitement à Dinant, le T. R. P. Henri-M. Iweins d'Eeckhoutte, de l'ordre des frères prêcheurs.

Son apostolat eut surtout le Rosaire pour objet et produisit de grandes choses. Afin de perpétuer les fruits de ses incessantes prédications, afin aussi d'exercer sur les âmes une action plus efficace et plus étendue, l'ardent apôtre créa une revue pieuse, *Le Propagateur du Rosaire*, qu'il ne cessa de diriger et de voir prospérer.

C'est lui qui créa et organisa, dans la Belgique entière, les florissants pèlerinages du mois d'ocobre. Il développa au delà de toute espérance l'association du Rosaire perpétuel, et il est le véritable fondateur de la Congrégation des Dominicaines du Rosaire perpétuel, des couvents du Val-des-Roses à Héverlé (Louvain), et de Bethléem à Dinant.

Voilà ce que le vaillant apôtre rappelait avec une touchante modestie, le cœur débordant de reconnaissance, dans un rapport présenté et vivement applaudi, l'année dernière, au Congrès marial de Rome.

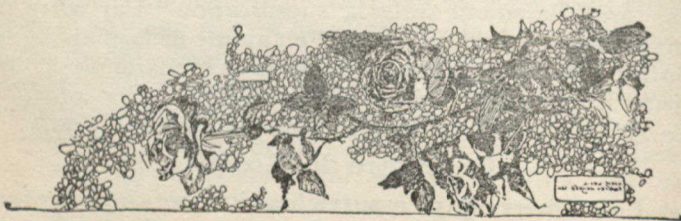
Les Souverains Pontifes connaissaient et appréciaient hautement ce zèle éclairé. Léon XIII envoya par deux fois au P. Iweins, des brefs pleins d'éloges et d'encouragements, et lui décerna les Croix *Bene merenti* et *Pro Ecclesia et Pontifice*.

Un congrès Eucharistique à Rome

Un congrès eucharistique se tiendra à Rome du 1^{er} au 6 juin.

De grandes cérémonies auront lieu à cette occasion. Il y aura une procession solennelle du T. S. Sacrement présidée par le Saint-Père, dans les jardins du Vatican.

— o —



NÉCROLOGIE

MONSIEUR L'ABBÉ SIMÉON ROULEAU

Nous recevons de notre couvent d'Ottawa cette notice nécrologique au sujet de Monsieur l'Abbé Rouleau. Le *Rosaire* se fait un devoir de la publier, et unit l'expression de ses regrets et l'assurance de ses prières aux sentiments qui sont exprimés dans cette touchante lettre :

Qu'il soit permis à un ancien élève de joindre l'humble fleur d'un souvenir reconnaissant aux nombreuses couronnes d'estime et de vénération déposées déjà sur la tombe du regretté M. l'abbé Siméon Rouleau.

Le collège de Ste-Thérèse perd en lui un de ses professeurs les plus distingués, et la jeunesse Thérésienne un ami dévoué. M. Rouleau aimait la jeunesse ; il avait la comprendre et s'intéressait souverainement à ses travaux, à ses progrès, à ses succès.

Esprit actif et chercheur, intelligence ouverte à toutes les choses de la science, doué d'une heureuse mémoire il avait acquis par ses études et ses lectures une somme vraiment prodigieuse de connaissances aussi exactes que variées. Nature ardente et communicative il donnait à ses élèves son enseignement avec la vivacité, l'abondance, la chaleur et la fougue de son tempérament d'orateur.

Admirateur enthousiaste du glorieux passé de son pays il enseignait son histoire avec passion et amour. Pourquoi chercher ailleurs, répétait-il souvent avec cet accent convaincu qui remuait profondément nos jeunes âmes, des exemples de belles et nobles vertus, quand l'histoire canadienne n'est qu'un tissu de bravoure, de courage et d'héroïsme Aussi, comme il les aimait ses jeunes compatriotes qu'il était appelé à instruire et à former et en qui il voyait avec une bienveillance toute paternelle les espérances de la patrie.

Sa grande âme ne savait point mettre de préférence restrictive à son amour,—et la faiblesse de sa vue aidant l'impartialité de son cœur,—il nous confondait tous sous un même nom et dans un même sentiment : Nous étions *ses élèves*.

La piété et la ferveur du prêtre ne le cédaient en rien au zèle et au désintéressement du professeur. Il a du, sa tâche accomplie, recevoir là-haut la récompense promise au bon et fidèle serviteur !

Ottawa, 13 mai 1805.

A Travers les Revues

La Revue Canadienne du mois d'Avril nous offre un excellent article de M. l'abbé Auclair,—du séminaire de Sherbrooke.—*Nos Prêtres éducateurs*. Il fait passer successivement sous nos yeux cinq figures de prêtres qui se sont dévoués à la rude tâche de l'éducation de la jeunesse. M. le Chanoine Ouellette, M. le Chanoine Proulx, M. l'abbé Gustave Bourassa, M. L. O. Tremblay, le Révérend P. C. Carrier, C. S. C.

Non-seulement je ne jeterai pas à M. Auclair, la première pierre comme il semble m'y inviter, mais je lui dirai qu'il a fait là une bonne action. De tels hommes ne doivent passer inaperçus. Conservons leur mémoire et surtout, le souvenir de leurs vertus.

Dans la même revue, No de Mai, un article de M. F. Z. Decelles vice-supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe, est à lire et à méditer. *Pourquoi la guerre existe encore*. Sous une forme littéraire parfaite l'auteur nous donne une excellente leçon de politique générale. Les congrès de la paix ont dans une grande mesure, échoués. Pourquoi ? Parceque l'influence de l'Eglise catholique en a été exclue par le sectarisme de certains états modernes. La chose était bonne à dire et à prouver.

Après avoir lu cet article nous formions le vœu que l'auteur nous en donne beaucoup de semblables. Ce souhait, je le sais, est celui de beaucoup.

Dans la revue *Ecclésiastique de Valleyfield*, remarquable étude de M. l'abbé L. A. Groulx, professeur au Collège sur *La Préparation au Rôle social*.

Faire un simple compte-rendu ne saurait suffire. Bientôt nous ferons mieux. En attendant nous signalons cette étude à tous ceux qui s'intéressent au grave problème de l'Education et surtout de la formation de la Jeunesse. Fruit des longues méditations d'un penseur, il y a là de véritables trouvailles. Un homme du monde à qui je lisais certains passages et en particulier celui qui termine la première partie me disait : Mais, mon père, voilà qui est parfait. C'est la réponse à l'objection courante contre l'éducation ecclésiastique.

M. l'abbé Groulx nous a donné dans cette même revue une étude sur le P. Didon, dont nous voulons le remercier. *Cette âme de moine* l'a séduit et il essaye de faire partager à d'autres l'admiration qu'il éprouve pour ce religieux qui lui aussi a aimé passionnément la jeunesse.

J'arrête là cette rapide chevauchée à travers nos revues, une autre fois j'irai glaner ailleurs. Il est bon, n'est-il pas vrai, de montrer à ceux qui prétendent que le clergé ne travaille pas et ne fait rien pour l'avancement intellectuel de notre pays, que ce n'est pas vrai. Nous ne sommes pas et nous ne voulons pas être ni des éteignoirs ni des retardataires.

A. V.

— o —

VARIÉTÉ

LA CROIX DE MOINS DANS LE MONDE

«Voulez-vous vous rendre compte de l'influence de la religion chrétienne par la civilisation. Supposez un moment qu'elle n'a pas existé. Effacez pas la pensée tout ce qui subsiste d'elle dans les trois domaines du beau, du vrai et du bien. Commencez par les arts plastiques. Entrez dans les musées et décrochez des murailles, à l'exemple de nos édiles, l'image du Christ ! Faites disparaître tous les tableaux où figurent la Vierge et Dieu. Emportez les toiles ou les statues qui représentent des saints, des martyrs, des apôtres.

«Après la peinture et la sculpture, passez à l'architecture et jetez bas les cathédrales.

«Après l'architecture, la musique. Rayez du nombre des compositeurs Hœndel, Palestrina, Bach et tant d'autres. Expurgez l'œuvre de Beethoven, de Mozart, de Pergolèse, de Rossini, de tout ce qui a été inspiré par la religion chrétienne.

«Entrez ensuite dans la sphère de la pensée et de la poésie ; supprimez Bossuet, Pascal, Fénelon, Massillon ; ôtez *Polyeucte* à Corneille, *Athalie* à Racine. Poursuivez le nom du Christ dans les vers de Lamartine, de Victor Hugo, voire même de Musset.

“Ce n'est pas tout. Faites un pas de plus. Détruisez aussi les hôpitaux fondés sous l'inspiration de la foi chrétienne. Supprimez les saint Vincent de Paul, les saint François d'Assise. . . .

“Effacez, enfin, effacez toutes les traces qu'à laissées sur la terre le sang sorti des blessures de celui que j'entends quelquefois appeler le *Pendu*.

“Puis, cette besogne accomplie, retournez-vous. Embrassez d'un long coup d'œil les dix-huit cents ans échelonnés derrière vous et regardez sans épouvante, si vous le pouvez, le vide que fait à travers les siècles, *cette seule croix de moins dans le monde*.

LEGOUVÉ de l'Académie française.

— o —



IMPRIMATUR :

† MAXIME, Evêque de St-Hyacinthe

RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.

ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.